

PRÉLUDE À
LA MONTAGNE QUI CHANTE

Photo de couverture : © Nathalie Savey
“Séoul le 9 octobre 2016”

© 2024 Mee Jin Shin
Edité par La treizième étoile
23 Grande Rue, 27320 Nonancourt
www.latreizieme-etoile.com

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés

ISBN : 978-2-9593812-0-1

Mee Jin SHIN

**PRÉLUDE À
LA MONTAGNE QUI CHANTE**

1

La quête



열 세 번 째 별
La treizième étoile

Au Très-Haut, si proche



À ma fille Liora 김정

À vous qui ouvrez ce livre

Méditerranée

Le train s'arrête en gare de La Ciotat. Hélée par le souvenir profondément heureux de mon enfance, je reviens sur les traces des vacances que nous passions chaque année dans le studio de la grand-mère. Lorsque je me présente à l'entrée de la résidence, le portillon est clos. Dissimulées dans les hauts pins qui marbrent le ciel, les cigales dont le chant avait laissé un écho si charmant dans ma mémoire, semblent ici être mille, crissant à qui mieux mieux et me dissuadant ainsi d'attendre qu'une personne en possession de la clé ne se présente à son tour.

Le choc provoqué par la chute de la veille dans la redescente de la Sainte-Baume, ralentit fortement ma progression. Alors que je chemine le long de la plage Saint-Jean, dépassant le monument des Frères Lumière, j'oublie le manège affublé du pompon qui m'offrit tant de tours joyeux et gratuits, de même que la glace au melon, régal sans commune mesure de mes jeunes papilles, tandis que les restaurants et les palmiers s'égrènent au rythme lent de mon avancée.

Si parvenir enfin à la maison de Cédric offre un répit non négligeable, le vrai repos devra attendre, car il me faut encore montrer bonne figure et attitude cordiale

devant l'hôte inconnu qui me reçoit gracieusement chez lui, sur le principe du "couchsurfing", pour les trois nuits de mon pèlerinage. Au moment où Cédric me présente son très jeune fils dont il a la garde ce soir, je fais pour la première fois, la connaissance d'une personne se prénommant Siméon, tel le patronyme que je porte, et je ne peux m'empêcher de voir à travers cette synchronicité, le signe réconfortant que mon retour en terre méridionale n'est pas dénué de sens.

Le lendemain, arpentant le port et la vieille cité, je cherche dans un nom de rue ou de bateau, dans l'accent vivifiant d'un autochtone ou dans les pierres de l'église Notre-Dame, à refaire l'expérience de ce bonheur, si prégnant dans mon souvenir. Toutefois, l'essentiel paraît m'échapper ; toujours, l'épuisement prédomine, auquel rien ne semble pouvoir faire grande diversion.

L'idée de consacrer la journée suivante à la baignade, se révèle donc être des plus appropriées, et mon choix se porte sur un lieu que nous ne fréquentions pas : la Calanque de Figuerolles. Transposée dans un paysage digne de figurer sur les plus jolies cartes postales souvenir de la contrée, j'emprunte les escaliers qui plongent dans cet écrin de toute beauté ; puis, au milieu des nombreux couples, familles et groupes d'amis installés sur la plage, je me mets en quête d'une autre

personne dont la solitude viendrait m'aider un peu, par sa seule présence, à mieux supporter la mienne, mais en vain. Feignant de ne point m'en soucier, délestée de mon sac et de ma robe, j'avance la tête haute et le corps endurci vers la mer scintillante de mille éclats de soleil.

Au contact de l'eau salée sur ma peau, dans cette étreinte parfaite qui accueille et allège instantanément le poids de mes douleurs, je redécouvre là ce que j'étais venue chercher ; la joie véritable de mon enfance. Méditerranée... sur toi qui m'a appris à nager et à tant aimer l'eau, je fais la planche, je m'abandonne, les yeux comblés d'azur. Et c'est ici, étendue sur l'horizon, à l'endroit du baiser que le ciel fait à la mer, qu'il m'est donné de formuler ce besoin essentiel, jusqu'alors interdit, celui de retrouver ma mère.

En un battement d'ailes, je regagne la plage et contacte Alain, dit "le Sorcier", croisé lors de mon passage à Rocamadour, afin de lui demander d'interroger son pendule pour identifier le lieu où je pourrai la retrouver. N, A, P, A, N, 2, 0, 2. Napan, deux cent deux. Cinq lettres et trois chiffres dont la recherche sur internet mentionne un lieu existant bel et bien en Corée et, à ma grande stupéfaction, curieusement très proche de la ville de Cheongju où j'ai vécu avant l'adoption. Alain, ignorant absolument tout de la géographie de mon histoire, n'a pu

en aucun cas influencer l'information. Il me faut impérativement aller voir ce qui se trouve à cette adresse.

Marie

Pawel, un couchsufeur d'origine polonaise, ayant vécu quelque temps en Corée du Sud, a accepté de m'héberger pour la nuit de l'escale à Londres. Tout naturellement, je lui partage mon enthousiasme à l'idée de possiblement retrouver ma mère à l'adresse dont je lui révèle la source, quand il rétorque avec assurance : "Je ne crois pas cela possible. Non, ce n'est pas réaliste. Oh, je ne veux pas te faire de peine, crois-moi. Je souhaite juste te préserver d'une déception à venir." Prise au dépourvu, je le laisse poursuivre et me conter sa mauvaise expérience de vie en Corée, qu'il conclut en affirmant que tous les Coréens sont aussi indignes que ceux à qui il a eu affaire. Devant son insistance spontanée et répétée sur le fait qu'il ne croit absolument pas que je puisse retrouver ma mère de cette manière, je mobilise toute la compassion dont je suis capable pour comprendre au mieux cet hôte mésaventureux et tenter de désamorcer la colère maintenue serrée entre mes dents.

Le lendemain, à la table du petit-déjeuner, lorsqu'il me ressert sa ritournelle qu'il ne croit pas en ma quête, je déclare avec une sévérité qui impose le silence, que je ne veux plus en entendre parler. Puis, au moment de nous séparer, il me confie tout de même : "Si jamais tu retrouves ta mère, je trouverai cela très fort... mais

encore une fois, je n'y crois pas." Le quitter me retire une épine du cœur. À bord de l'avion, les mots d'André, père spirituel et guérisseur, que par chance j'ai pu voir et serrer dans mes bras avant mon départ, m'accompagnent durant le voyage : "Ta peur est aussi grande de trouver que de ne pas trouver. Va et trouve !" m'a-t-il dit avant de me bénir.

À mon arrivée à Séoul, ces chères Sœurs dominicaines, Véronique et Thérésita, que la providence m'a fait rencontrer sur le Chemin de Compostelle, m'accueillent chaleureusement et m'installent dans la chambre des invités du monastère où une délicate statuette de la Vierge à l'enfant vient bercer mon cœur malmené.

Dès le lendemain, je prends le car en direction de Cheonan, ville la plus proche de Napan, pour rejoindre Sophia, une autre couchsurfeuse. Sous l'œil équanime d'un immense Bouddha sculpté, nous lions connaissance. Sophia travaille dans la psychologie de l'enfance et son niveau d'anglais nous permet de bien communiquer. Alors que l'expérience vécue à Londres devrait m'en dissuader, je me vois lui raconter à cœur ouvert les éléments de mon enquête, jusqu'à la méthode employée pour me procurer l'adresse, prenant le risque d'une réaction similaire à celle de Pawel. Et la surprise est de taille lorsqu'elle m'avoue être ouverte aux voies

suraturelles pour avoir été préservée d'un grave accident de façon extraordinaire : "Au volant de ma voiture, je roulais le long d'une paroi rocheuse et j'ai entendu une voix me sommant de ralentir. Je n'ai pas compris d'où elle venait, mais j'ai obéi à cette voix et j'ai pu ainsi freiner à temps pour éviter un amas de rochers écroulés sur la route un peu plus loin. Depuis, je m'intéresse aux phénomènes paranormaux." Cette rencontre est une bénédiction !

Quand je lui expose le projet de me rendre à pied jusqu'à Napan, tel un pèlerinage, Sophia, catastrophée, réplique : "Ah non non non ! Impossible, c'est beaucoup trop dangereux !". Mais je lui fais bien comprendre que, venant de marcher pendant quarante jours, seule sur les chemins et les routes de France, toute inquiétude est inutile et rien ne me fera changer d'avis. Afin de pallier l'absence de GPS, je griffonne dans un carnet quelques coupes de plans ainsi que les informations topographiques et infrastructurelles qui me permettront d'arriver à bon port.

La fraîcheur, encore présente au matin de mon départ, entame sa révérence sous les premiers rayons ardents du soleil. À la sortie de Cheonan, plusieurs véhicules me dépassent à vive allure. La réaction de Sophia m'est déjà plus compréhensible et il me tarde de

sortir de ce long virage où les automobilistes ne semblent me voir qu'au dernier moment, quitter les moteurs de la ville et m'immerger dans le silence de la campagne de mon pays. Les pancartes prosélytes me rappellent que Jésus est toujours là. Foulant la terre de mes ancêtres, je suis comme une toute petite fille faisant ses premiers pas en direction de sa mère. Sur cet itinéraire, nulle balise en forme de coquille Saint-Jacques ; pourtant, le même sac au dos, j'ai l'impression de poursuivre le Chemin jusqu'ici en Corée.

Plus de trente kilomètres séparent Napan de l'appartement de Sophia et malgré la chaleur excessive, point de souffrance. Parvenue au sommet d'une butte, j'aperçois le panneau d'entrée du village de ma destination émerger au bas de la route qui se déroule à mes pieds. Cherchant à retarder le moment de le dépasser, ouvrant grand tous les sens pour ne rien perdre de cet instant exceptionnel, je descends tranquillement en longeant une haie végétale qui préserve l'intimité d'une maison ; quand je distingue, à travers l'épaisseur verte et feuillue, une légère ouverture par laquelle la curiosité m'invite à passer le regard. Cette lucarne quasiment imperceptible, offrant avec un cadrage on ne peut plus parfait, la vue sur une sublime statue immaculée de la Vierge Marie, serait-elle une fenêtre sur

le Ciel ? Cette apparition, pour le moins surprenante dans ce pays majoritairement bouddhiste et protestant, m'enveloppe d'une tendresse et d'un soutien indéfinissables.

202 Napan

Au cœur du village, dans le calme et la fraîcheur toute relative de l'église, je délasse jambes et pieds fourbus, et prends un temps pour réaliser ce que je suis en train de vivre. Dehors, le pasteur affairé autour de sa voiture, m'interpelle au moment où je quitte l'édifice. Il comprend bien vite que je ne parle que très peu sa langue : "Bonjour... j'ai été adoptée... et je cherche ma mère." Il paramètre le GPS de son smartphone avec l'adresse inscrite sur le morceau de papier que je lui tends "20-2 Napan", puis m'enjoint de le suivre. Une conversation s'engage avec des personnes du voisinage venues à notre rencontre ; je scrute l'expression de chacun des visages s'exprimant tour à tour, pour tenter de saisir ce que je suis en incapacité de traduire. Finalement, nous nous dirigeons vers la porte d'entrée d'une maison, derrière laquelle une dame élégante, aux cheveux d'argent, apparaît. Il est évident que les paroles du pasteur ont éveillé une émotion, un souvenir en elle. Toutefois, le pasteur m'indique que ce n'est pas ce que je cherche.

Lors de mon premier voyage en Corée, j'ai pu constater que les adresses étaient complexes à identifier dans les grandes villes, mais la campagne ne semble pas y faire exception ; nous tournons en rond, sans succès. En dernier recours, je lui montre l'adresse sans le tiret

entre les chiffres “202 Napan”, que j'avais retenue de prime abord puis que j'avais nuancée d'un tiret après avoir constaté qu'elle pointait sur un champ sans habitation. Le pasteur et moi nous remettons en marche et à l'approche de cette nouvelle adresse, une ferme d'élevage bovin signale sa présence de façon notoire par l'odeur à retourner le cœur qui s'en dégage. Le pasteur jette un œil alentour sans s'attarder puis conclut d'un air désolé, que nous ne trouverons rien ici. Je le remercie et lui communique les coordonnées de Sophia sur lesquelles il pourra me contacter s'il obtient de nouvelles informations.

Je passe la journée du lendemain alitée, clouée par la fatigue du décalage horaire et des émotions de la veille ; jusqu'à ce que, l'après-midi déjà bien avancé, Sophia m'annonce qu'une femme vient de la contacter et demande à me voir. Je parviens à m'extraire, non sans peine, de cet état de lourde somnolence afin de nous rendre au rendez-vous impromptu. À la table d'un café, nous attend une dame dont l'âge pourrait être celui d'une jeune grand-mère, mais de qui, au premier coup d'œil, je me surprends à penser qu'elle n'est pas de ma famille. “Ma nièce et son mari sont morts tous les deux dans un accident de voiture, à la suite de quoi leur fille, ma petite-nièce, est partie pour l'adoption. Depuis, j'ai perdu sa

trace.” nous confie cette personne qui se trouve être l’amie de la dame aux cheveux d'argent dont j'avais perçu hier un mouvement d'âme. L'enfant en question étant née deux années après moi, aucune confusion n'est possible. Autre famille, autre drame... Mon pressentiment était juste, mais ma déception est immense et je ne ressens plus qu'elle. J'envoie un email à André lui annonçant que ma recherche n'a rien donné, ce à quoi il me répond : “Trouve !”

202 Napan. Pourquoi cette adresse pointe-t-elle au milieu d'un champ ?



À suivre...



La Ciotat, juillet 2015



Napan, septembre 2015

Si cet extrait vous a donné envie de connaître la suite, vous pouvez suivre l'actualité de La treizième étoile sur la page Facebook « La treizième étoile 열세 번째 별 » ou adresser un message à contact@latreizieme-etoile.com pour être informé.e de la sortie du livre.

En attendant, merci de partager cet extrait autant que vous l'aimez !

Bien à vous,

Mee Jin S.